

GAXOTTE, Pierre, de l'Académie française, *Histoire de l'Allemagne*. Flammarion, éditeur, Paris, 1963. I : 573 p. 40^e mille ; II : 538 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 17, numéro 2, septembre 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302280ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302280ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1963). Compte rendu de [GAXOTTE, Pierre, de l'Académie française, *Histoire de l'Allemagne*. Flammarion, éditeur, Paris, 1963. I : 573 p. 40^e mille ; II : 538 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(2), 287–291.
<https://doi.org/10.7202/302280ar>

LIVRES ET REVUES

GAXOTTE, Pierre, de l'Académie française, *Histoire de l'Allemagne*. Flammarion, éditeur, Paris, 1963. I: 573 pages. 40^e mille; II: 538 pages.

Nous connaissons peu l'histoire de l'Allemagne. En langue française, il existe peu d'histoires de ce pays. Et encore tronquées, ne commençant à vrai dire, qu'à la Réforme. Le moindre vice de ces ouvrages est de les rendre inintelligibles, comme le serait à peu près l'histoire du Canada, sans l'histoire d'avant 1760. L'histoire d'un pays est un tout ou elle n'est qu'une énigme, s'il reste vrai que tout s'enchaîne dans le passé d'un pays et d'une nation: mailles, non de toute mesure, ni toujours du même métal, mais qu'on ne peut rompre sans ignorer ce que les mains retiennent de la chaîne. Pourtant nos contemporains, même ceux de ce côté-ci de l'Atlantique, ne peuvent tenir pour peu de chose l'histoire de ce grand pays d'Outre-Rhin. N'aura-t-il pas été, et depuis des siècles, l'une des fortes charnières où s'est articulée l'Europe? Et aujourd'hui, n'est-ce point ce même peuple qui pose au monde entier et particulièrement à l'Amérique, l'un des plus difficiles problèmes? L'Allemagne contemporaine est devenue l'une des poudrières où une étincelle peut faire éclater la planète.

Qui, mieux que M. Gaxotte, pouvait écrire cette histoire de l'Allemagne et combler la trop persistante lacune? Ceux qui ont lu sa *Révolution française*, son *Siècle de Louis XV*, *La France de Louis XIV*, son *Histoire des Français*, en deux volumes, savent avec quel art l'historien joint l'analyse et la synthèse. Histoires de grand littérateur que les siennes, où partout l'on devine sous-jacent, le document de bonne source. Il n'est que de parcourir la Table des matières de chacun des deux volumes de cette *Histoire de l'Allemagne*, pour y découvrir une histoire d'une puissante unité organique, d'une trame presque serrée, évocatrice parfois de la haute tragédie.

Un chapitre, le premier, "La terre et les hommes", nous donne déjà la clef de tout le futur allemand et vaudrait la peine, pour lui seul, de posséder l'ouvrage. Pays sans véritables bornes, où les fleuves sont des routes plus que des frontières. Pays qui invite un peuple remuant, incapable de repos, trop enclin au déplacement, à se laisser gagner par tous les horizons. En cours de route, on trouvera, et l'on s'y attend bien, l'une des

tranches de cette histoire, celle de l'empire carolingien, qui, non sans raison, déborde déjà sur les deux rives du Rhin.

L'historien pratique cette autre méthode de ne rien expliquer que par une étude approfondie du passé des peuples en toutes leurs couches sociales. Il scrute ce passé; il ne lui suffit pas de le survoler, y voyant une partie intégrante de toute œuvre historique. Qu'on se rappelle sa *Révolution française*, son *Histoire du peuple français*, et même en quelques chapitres, son *Frédéric II. L'Histoire de l'Allemagne* nous présente, entre autres, un chapitre sur la "poussée paysanne et la marche vers l'est", et aussi un autre, selon la même méthode, sur "le peuple des villes": ce dernier, source principale d'une forme de civilisation où l'on voit les idées, les mœurs, les rapports sociaux, la littérature et même l'art se transformer: civilisation qui annonce la fin du Moyen Age féodal et mystique. On peut même discerner, dans les idées de l'industriel et financier Jacob Fugger, toute la philosophie de l'économie moderne, y compris le libéralisme économique. L'on ne nous laisse pas ignorer, cela va sans dire, les grands courants d'idées qui, sur toute l'Europe, gravent leur puissante empreinte: la Renaissance, la Réforme. Renaissance allemande bien différente de la Renaissance française et italienne. Mouvement profond, mais qui refuse le scepticisme, le poison de la mondanité, l'épicurisme pour s'imprégner plutôt d'un "caractère profondément religieux, pédagogique, national et même "nationaliste"". Ce caractère national, l'Allemagne de la Renaissance le développera, le nourrira, en dépit de l'influence pourtant presque souveraine d'Erasmus, l'"éternel errant" qui séjourne en France, en Angleterre, en Suisse, mais aussi quelque temps en Allemagne. Bien que né à Rotterdam, type de l'Européen de son temps, "détaché de toute patrie", cet Erasme résume, en son œuvre immense, l'union vivifiante de la pensée antique et de la religion chrétienne. Et observons que l'invention de l'imprimerie, "outil quasi divin", disait-il, avait décuplé la puissance de ses écrits.

Après l'élection de Charles-Quint, favori des grands financiers allemands à la succession de Maximilien, assisterait-on à la naissance d'un empire allemand, à l'encerclement de la France par les Habsbourg, et à un empire dans la ligne de la Renaissance religieuse et catholique, et disons même européenne? Un moine révolté, plus puissant que Charles-Quint, changera le cours de l'histoire germanique. Nous sommes à l'avènement de la Réforme. Lutte religieuse, reniement de Rome qui séduira d'abord d'excellents esprits. Même Erasme s'y laissera prendre un moment. Mais guerre religieuse qui fera pis que déchirer

affreusement la robe du Christ, mais qui ébranlera les assises de plusieurs Etats et fera éclater l'unité chrétienne de l'Europe. Guerre presque sans fin qui n'aura été surpassée en durée que par la guerre de Cent Ans. Ce chapitre de "La Réforme" est un chapitre capital dans le premier tome de l'*Histoire de l'Allemagne*. L'historien y déploie, à son aise, l'art de peindre les hommes et d'y débrouiller faits et causes, si souvent prodigieusement entremêlés. Avant de fermer ce premier tome de l'*Histoire de l'Allemagne*, on voudra s'attarder au dernier chapitre: "La Prusse". Un phénomène s'y révèle assez exceptionnel dans l'histoire: celui d'un Etat périphérique qui finit par s'imposer et agglutiner à ses côtés, une foule de petits Etats, pièces d'un empire. L'unité politique, nous dit-on, se fera "par les bouleversements napoléoniens, [mais surtout] par la Prusse et pour la Prusse". Que la Prusse soit le pays dominant, le pays inspirateur de l'ambition allemande, presque la clé de voûte mystique de la charpente impériale, toute l'histoire l'affirme. Ce n'est pas pour rien qu'au moment tragique du Reich, le 21 mars 1933, peu après l'incendie du Reichstag, devant le tombeau de Frédéric II, le maréchal Hindenbourg, en présence des plus grands personnages de l'Etat, s'écrie: "Le lieu où nous sommes aujourd'hui, nous impose un regard vers la vieille Prusse... Puisse le vieil esprit de ces lieux de gloire imprégner aussi la jeune génération!" (I: 463).

Encore un de ces ouvrages qu'on s'épuise à résumer. Il faut se contenter de survoler chapitres et pages. Le tome II débute par une étude sur le "siècle des lumières". Puis, de l'unité allemande enfin consommée, nous atteignons vite à l'Empire, puis à la guerre de 1914, puis, au "national-socialisme". "L'hitlérisme a-t-il été la véritable expression de l'Allemagne?" Le dernier chapitre répond à cette question et sera sans doute très médité. L'on accordera un long regard à la dernière page consacrée à Leibniz. Nul peut-être, plus que ce génie universel, remarque M. Gaxotte, n'exalta la grandeur et les vertus de l'Allemagne. L'historien l'aurait pu également noter: cet Allemand du dix-septième siècle incarna l'idée impérialiste à sa plus haute expression. Il rêvait d'un empire qui serait l'empire du monde. En attendant, il rêvait d'une "Europe cosaque", voyant dans la Russie la nation de l'avenir. On trouverait même, dans Leibniz, l'idée, le souhait du surhomme. Il affectionnait les forts, les puissants, croyait voir en eux ces "âmes qui sont dans le monde comme l'âme des autres et qui tournent le genre humain à leur gré". Son rêve n'était pourtant point celui d'Hitler. Il souhaitait l'empire mondial, comme le grand moyen de pacifier

le monde. Et ceci nous ramène à la question : Hitler a-t-il été l'incarnation de l'Allemagne de son temps ?

On peut lire la réponse de l'historien au chapitre terminal de son ouvrage. La matière y devient délicate, d'une écriture difficile. Se dépouiller de toutes les passions et même de toutes les façons de voir de son temps, n'est point, pour l'historien, la chose la plus aisée. Il fallait d'abord en un seul chapitre ramasser l'histoire du "national-socialisme" et y insérer la carrière fulgurante du Führer. L'auteur a déployé là plus qu'ailleurs ses admirables dons de synthèse et son art des nuances. Tout concourt d'abord à l'avènement et au succès d'Hitler : la situation absurde faite à l'Allemagne par le traité de Versailles, la politique imprévoyante de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, la mollesse de la politique française à la remorque de la politique anglaise, puis les dons mêmes d'Hitler, son prestige sur les foules, son audace, son cynisme, son art à graduer ou camoufler chacun de ses pas en avant, puis l'habileté, la puissance, presque magique, irrésistible, de la propagande nazie. Faut-il voir dans le prodige quasi démoniaque du Führer, l'image de son peuple ? L'Allemand moyen, la chose ne fait pas de doute, a détesté le régime de la Gestapo pour ses procédés féroces à l'égard même des Allemands. D'autre part, il n'est pas niable que, la guerre finie, mis en présence de "l'immense forfait", le peuple eut peine à y croire et, blessé dans sa fierté, a repoussé la responsabilité collective. Il paraît avéré également que les Eglises prirent quelque temps à se désassocier du régime. Il faut admettre aussi que, dans l'ensemble, l'Allemagne resta fidèle à son Führer. On ne savait guère ce qui se passait. Hitler avait exalté jusqu'au paroxysme la fierté, l'orgueil de sa race. La fidélité au Führer se confondait avec la fidélité à la nation, à la patrie. Un écrivain catholique allemand, M. Dirks, rejettera la culpabilité sur les générations précédentes : foi insuffisante, manque de lucidité, refus de la bataille et du sacrifice, tout cela aurait mis en place le mécanisme de terreur. Hitler n'eut qu'à s'en servir.

Cette histoire dont les dernières pages portent ce titre : "Le devenir", se termine sur le ton pacifiant et voire avec des mots d'espérance : "L'Allemagne et la France victimes du même rétrécissement, affaiblies, vaincues l'une et l'autre par le temps, se diront peut-être que l'âge, selon le mot de Valéry, est passé de jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons...". Voyage ou excursion, dirons-nous, pour notre part, on ne peut plus profitable et agréable à travers cette histoire de près de vingt siècles, en compagnie d'un guide qui connaît bien la route, en

sait éviter les fondrières et les pièges, nous fait voir tout ce qu'il faut voir et raconte toujours en un langage de grand académicien.

LIONEL GROULX, ptre